

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité
(III. S. JEAN 8.)

Appliquez - vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS.)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Il faut avoir soin des enfants, parce que le royaume des cieux est à eux. (S. JUSTIN).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes
(S. FRANÇOIS DE SALES).

Direction — Patronage de Saint Pierre, Place d'armes, N. 1, Nice

SOMMAIRE — Saint Joachin et le Saint-Père Léon XIII — Motifs de consolation — Fêtes dans l'Oratoire de S. Léon à Marseille — Conférence aux Coopérateurs dans le collège de Borgo S. Martino — Lettre Américaine — Le Cardinal Gaetano Alimonda et la coopération des laïques — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Les Coopérateurs Salésiens dans l'île de Malte — L'orpheline et la croix d'argent — Avis — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.



SAINT JOACHIN ET LE SAINT-PÈRE LÉON XIII.

Tous nos lecteurs savent que le Souverain Pontife glorieusement régnant, reçut, au Baptême, le nom du fortuné Père de la Mère de Dieu. L'Eglise célébrant la fête de S. Joachin, le premier dimanche après l'Assomption de Marie au Ciel, il s'en suit que la fête de N. Saint-Père le Pape Léon XIII, tombe, cette année-ci, le 22 du mois courant.

A cette occasion, tous les bons catholiques ont coutume de témoigner au Pape, les sentiments dont ils sont animés pour lui, et de se conduire à son égard, absolument comme des fils affectueux de bonne

famille se conduisent, en semblables circonstances, à l'égard de leur père. Les Salésiens et leurs Coopérateurs, les Sœurs de Marie Auxiliatrice et leurs Coopératrices, dans les démonstrations d'attachement, de dévouement et d'affection au Vicaire de Jésus-Christ, au Chef Suprême de l'Eglise, au Maître infaillible du monde, ne doivent jamais prendre place dans les derniers rangs. Du reste, ils n'ont pas occupé ce poste dans le passé, ils ne l'occuperont pas non plus dans l'avenir.

C'est pourquoi, des pratiques de piété toutes spéciales, auront lieu en ce beau jour, dans toutes les maisons de la Pieuse société de S. François de Sales, et dans l'Institut des Sœurs de Marie Auxiliatrice. Nous ferons la sainte Communion et d'autres prières pour la prospérité du Saint-Père Léon XIII, demandant que le bon Dieu le conserve encore de longues années. Nous exhortons vivement les Coopérateurs et les Coopératrices, ne formant qu'un seul et même esprit avec nous, à en faire autant dans leurs villes et leurs villages, cherchant encore à attirer à ces exercices,

leurs subordonnés, leurs connaissances et leurs amis.

Puisque les sectateurs du monde, et les satellites de l'enfer, se lient entr'eux, au moyen de pactes infâmes pour porter au Pape la violence et l'outrage, nous, en bons fils, unissons-nous ensemble pour le consoler, l'aimer et lui souhaiter tous les biens qui viennent du Ciel. Faisons comme dit l'Esprit-Saint : Dans tes actions et dans tes paroles, honore ton père, afin que sa bénédiction s'étende sur toi, et t'accompagne jusqu'à la mort : *In opere et sermone..... honora patrem tuum, ut superveniat tibi benedictio ab eo, et benedictio illius in novissimo maneat* (1).

Oui, Très-Saint Père, dans notre petitesse, mais avec toute l'ardeur de notre foi, nous vous souhaitons, et nous demandons pour vous tous les biens possibles. Oh ! nous vous en conjurons, humblement prosternés à vos pieds, veuillez nous bénir, comme vous l'avez fait déjà tant d'autres fois, et nous nous en sommes toujours si bien trouvés ! Bénissez-nous, parcequ'au milieu des tribulations de la vie présente, après la grâce de Dieu, votre bénédiction est certainement pour nous, l'encouragement le plus doux et le plus convoité, attendu qu'elle porte avec elle, dans nos maisons, la prospérité et le bonheur : *Benedictio patris firmat domos filiorum* (2).



MOTIFS DE CONSOLATION.

Notre Divin Sauveur se trouvait au jardin des Oliviers en proie aux plus vives angoisses, lorsque son Père Céleste lui envoya du Ciel un ange pour le consoler et le fortifier : *Apparuit illi Angelus de coelo confortans eum* (3). Or, si l'hu-

manité même de Jésus-Christ eut besoin de soulagement et de consolation, à combien plus forte raison, ceux qui marchent à sa suite, dont la nature est si faible et si chancelante ! Aussi, croyons-le bien, si le Seigneur dans ses desseins impénétrables, permet que ses serviteurs boivent, comme son Fils, au calice des amertumes, d'un autre côté, il se plaît, dans sa miséricorde, à leur venir en aide, par des consolations célestes qui ne leur manquent jamais.

Oh ! combien de motifs de consolation n'ont-ils pas aujourd'hui les Salésiens ! Nous voulons brièvement, en montrer quelques-uns à nos Coopérateurs et Coopératrices, soit pour qu'ils y prennent part eux-mêmes, soit pour que s'unissant à nous, ils en remercient le Seigneur.

Un motif de consolation, sont les précieuses paroles dont se servent bien souvent des Evêques, des Cardinaux, et le Souverain Pontife lui-même, pour approuver, bénir, encourager les efforts des Salésiens, et de leurs Coopérateurs, à l'effet de procurer le bien-être d'un si grand nombre de pauvres jeunes gens. Nous trouvons un autre motif de consolation dans les mille et plus de demandes qui nous sont faites d'ouvrir ou de diriger de nouvelles Missions, de nouvelles Maisons, de nouveaux Hospices, Collèges, Orphelinats, demandes qui nous parviennent non seulement de l'Italie, mais de la France, de l'Espagne, du Portugal, de l'Angleterre, de l'Autriche, de l'Egypte, des Indes, de l'Amérique, de l'Océanie, en un mot, des cinq parties du monde. N'est-ce pas encore un motif de consolation, de voir les maisons de France, comme celles de Nice et de Marseille, qui, grâce au concours de charitables personnes, s'agrandissent d'une manière étonnante, et se remplissent de centaines de pauvres jeunes gens, lesquels jadis, en danger de tomber dans la voie du déshonneur et du crime, reçoivent maintenant une sage éducation qui les mettra à même de retourner plus tard dans la société, bons chrétiens, et citoyens honorables ? Un motif de consolation, c'est l'heureuse réussite de tant de jeunes gens élevés autrefois dans les maisons Salésiennes. C'est encore la vive reconnaissance, la profonde gratitude que des milliers d'entr'eux conservent pour celui qui les a recueillis dans ses Hospices, maintenus en mendiant pour eux, instruits dans un art ou dans un métier, qui les a fait marcher dans la carrière des études, et placés à un rang dis-

(1) Eccli. III, 9, 10.

(2) Eccli. III, 11.

(3) Luc. XXII, 43.

tingué dans le monde. Ceux-ci en don-
nèrent, tout dernièrement, une splendide
preuve, le 24 juin, fête de S. Jean, patron
de D. Bosco. Plusieurs d'entr'eux, bien
qu'employés dans des offices publics, ou
pères de famille, ou ecclésiastiques distin-
gués, voulurent, néanmoins, dans la dite
circonstance, manifester leurs sentiments
de tendre affection pour l'ami de leur jeu-
nesse, ou par écrit, ou de vive voix, ou
par quelques cadeaux, promettant de se
montrer toujours et en tout lieu, ses fils
affectueux (1).

Un motif de consolation sont l'Église et
les écoles de Marie Auxiliatrice dans la

(1) Nous voudrions, comme l'année dernière, décrire
la cordiale démonstration d'estime et d'affection faite à
D. Bosco, à l'occasion de sa fête; parler des gracieuses
compositions qui lui ont été lues en différentes langues.
et sous diverses formes; de ces chants vraiment sublimes,
mêlés aux accords harmonieux de la musique instrum-
mentale, par le moyen desquels des centaines de voix
exprimèrent les sentiments de plusieurs milliers de cœurs
reconnaissants et dévoués; parler aussi des dons non
moins précieux que variés offerts par les jeunes gens é-
levés dans les divers collèges Salésiens, ainsi que par
les premiers jeunes gens de l'Oratoire de S. François tou-
jours affectionnés à D. Bosco; d'un magnifique tableau
en calcographie, représentant la Madone du palais roy-
al de Naples, de Raphaël, envoyé par l'excellent pré-
vôt de Penango, Joseph Garavelli; des ornements sacrés
confectionnés, les uns par les Sœurs de Marie Auxilia-
trice, les autres par les Religieuses du Bon Pasteur, à
Turin; il nous serait agréable aussi de rapporter les
deux allocutions prononcées par D. Bosco, dans cette oc-
casion, mais l'espace et le temps nous manquent. C'est
pourquoi, nous nous contenterons de reproduire une partie
d'un article que publiait à ce sujet le *Courrier de*
Turin, dans son numéro du 27 du mois de juin dernier.

«..... Maintenant, dit l'excellent *Courrier*, à ce ta-
bleau, opposons-en un autre bien différent, en donnant
un résumé bien succinct des fêtes organisées en l'hon-
neur de D. Bosco, par ses jeunes gens, la veille et le
jour même de la fête de S. Jean Baptiste, son patron.
Le mercredi soir, 23, tous les jeunes gens, étaient ré-
unis dans la cour de la maison. Sur une estrade ornée
avec beaucoup de goût était D. Bosco entouré de dames
et de messieurs formant l'élite de la société, et des Su-
périeures de l'Institut. La bande musicale joua plusieurs
morceaux, avec son habileté accoutumée; après quoi,
quelques jeunes gens lurent, avec un admirable entrain,
des compositions faites en différentes langues. Dans les
intervalles, les masses chorales de l'Oratoire firent en-
tendre les plus belles productions des maîtres célèbres
dans cet art. A la fin, D. Bosco ému de tous ces témoi-
gnages d'affection, se leva et prit la parole, non pas
pour glorifier ses œuvres vraiment grandes aux yeux de
Dieu et des hommes, mais pour se reconnaître comme
un faible instrument de la miséricorde du Seigneur; puis
il finit en se comparant à la cigale qui ne fait que du
bruit et réunir autour d'elle d'autres cigales, leur donnant
du souffle pour crier plus fort et plus longtemps. Cette
comparaison si spirituelle, donna lieu, dans la soirée sui-
vante, à un joli discours fait par un excellent prêtre,
et à un gracieux dialogue entre trois petits enfants, qui
excita l'admiration de tous les assistants. Dans cette
même soirée, on put voir illuminées au feu de bengale
38 maisons de D. Bosco, (et elles n'y étaient pas toutes)
où fleurit son Institut. La soirée prit fin par une magni-
fique cantate exécutée par plusieurs chœurs, les uns en
langue italienne, les autres en langue française et es-
pagnole.

Répétons-le, cette fête de famille parfaitement ordon-
née, fut une cordiale et affectueuse démonstration de
respect et de reconnaissance. »

Vallée Crosia, dont la construction, en con-
séquence des offrandes faites par les fidèles,
se poursuit avec une rapidité telle que nous
n'aurions jamais osé l'espérer dans les
commencements. Un autre motif, c'est le
temple de S. Jean l'Évangéliste, qui, au
dire des connaisseurs, semble devoir être
un des premiers monuments sacrés de Tur-
rin, bien propre à transmettre à la posté-
rité, la mémoire de l'immortel Pie IX qui
en fut, de son vivant, le principal promo-
teur. Les travaux à accomplir pour sa dé-
coration intérieure, sont encore nombreux,
il est vrai, mais il ne passe pas de jour
qu'il ne nous arrive quelques aumônes à
cet effet. De plus, plusieurs personnes dési-
rant y laisser une marque de leur singulière
piété vers Dieu, de leur haute estime et admi-
ration pour le grand Pontife, ont bien voulu
prendre sur elles, la dépense de quelques-
uns des ouvrages importants à exécuter,
comme le maître autel à double table, les
deux autels latéraux, la grande porte aux
armes de l'angélique Pie IX, et d'autres
ouvrages encore plus ou moins dispendieux.
Ces exemples, nous l'espérons, seront sui-
vis par d'autres, et l'année prochaine, en
ouvrant cet édifice sacré au culte divin,
nous mettrons le comble à notre consola-
tion laquelle sera partagée par tous ceux
qui auront bien voulu nous prêter leur
bienveillant concours. Nous puisons un au-
tre motif de consolation, dans cette affluence
continue d'enfants aux Oratoires festives.
Pour ne parler que de celui de S. Fran-
çois de Sales à Turin, nous dirons qu'il ne
comprend pas moins de cinq cents jeunes
gens, de dix à vingt ans. Ceux-ci, au lieu
d'aller courir les rues et les allées de la
ville, ou bien d'aller donner le spectacle
immoral de bains publics dans les fleuves
voisins de la Dora et du Po, viennent ici
se livrer aux jeux innocents de la gym-
nastique, assister à la sainte Messe, s'ap-
procher des Sacrements, s'instruire dans
le catéchisme, entendre la prédication, re-
cevoir des leçons de déclamation, et de
chant.

Le 4 du mois courant, on y célébra le
troisième centenaire de la première com-
munion de S. Louis de Gonzague, second
patron de l'Oratoire, et l'Église intérieure
qui peut contenir plus de 800 personnes,
était pleine de jeunes gens appartenant à
la ville, en grande partie, pauvres artisans
Ce fut un spectacle des plus consolants,
qui remplit d'admiration Mr. Louis Bettina,
notre zélé Coopérateur de Buttrio d'Udine

venu des confins de l'Italie pour assister à ce solennel centenaire et le présider en qualité de Prieur (1). Ce qui s'est fait dans l'Oratoire de S. François de Sales a eu lieu également dans tous les autres de l'un et de l'autre sexe, d'Italie, de France, et d'Amérique.

Or, qui peut compter les jeunes gens et les jeunes filles que, par ce moyen, on éloigne des voies de la perte? Et n'est-ce pas là, pour nous, un motif bien doux de consolation, qui nous fait oublier toutes les peines et tous les ennuis qui nous sont causés non pas tant par les fatigues, que par la méchanceté des hommes, et par une haine toute satanique?

Un motif de consolation se trouve aussi dans les relations quotidiennes de grâces obtenues dans toutes les villes et dans tous les pays, par l'intercession de Marie Auxiliatrice, vénérée dans son Sanctuaire de Valdoeco à Turin, chef et centre des maisons Salésiennes. Un motif encore de consolation sont les agréables nouvelles qui nous arrivent de nos Confrères d'Amérique, et surtout des Missionnaires de la Patagonie, laquelle s'est enfin décidée à offrir à Dieu et à l'Église, ses prémices, par la conversion et le baptême de plusieurs milliers de ses habitants. Et comment passer sous silence, cette autre consolation que nous apporta, vers la fin du mois de juin dernier, la nouvelle qu'à Buenos-Ayres, touchait à son terme la guerre qui avait éclaté entre les troupes du gouvernement national, à propos de l'élection du Président de la République Argentine? La guerre mettait en péril l'existence de plusieurs de nos maisons établies dans ces contrées; elle exposait surtout à un danger manifeste, la vie de nos bien-aimés frères et fils, placés entre deux feux, et sur le champ même de bataille.

Voilà donc indiqués sommairement, quelques-uns des motifs de consolation, qui sont le présage de bien d'autres encore que nous attendons de la miséricorde divine.

Maintenant, retournant au texte de l'Évangile qui nous a inspiré cet article, rappelons-nous que le divin Rédempteur, après les consolations de l'angélique messenger,

(1) Sur la porte de l'Église se lisait cette inscription:

O ANGÉLIQUE S. LOUIS
NOTRE CÉLESTE PATRON
RECHÈLLE SOUS TON MANTEAU
LES JEUNES GENS DE CET ORATOIRE
QUI FÊTENT AUJOURD'HUI
LE TROISIÈME CENTENAIRE
DE TA
PREMIÈRE COMMUNION.

s'adressant à ses disciples, leur dit: *sur-gite, eamus*: levez-vous, et allons; voici que nos ennemis s'approchent. Si, tout d'abord, il montra de l'inquiétude, de la tristesse et de la peur, il fit preuve ensuite d'un courage et d'une force qui ne se démentirent pas jusqu'à son dernier soupir.

Puissent les marques de bienveillance que Dieu miséricordieux veut bien nous prodiguer, exciter dans nos cœurs, un courage invincible à travailler pour Lui; de telle sorte que, ni la malveillance, ni l'ingratitude, ni les accuses, ni les calomnies, ni les menaces, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni l'épée, ni la croix, ni la mort même, ne soient capables de nous effrayer et de nous abattre dans le chemin si difficile que nous avons à parcourir.

En attendant, chers Coopérateurs et Coopératrices, veuillez joindre vos prières aux nôtres; que votre voix, à l'unisson de la nôtre, s'élève vers le Ciel, afin de rendre, ensemble, des actions de grâces dignes de Celui qui veut bien se faire appeler: *Deus totius consolationis*: le Dieu de toute consolation. Notre cœur nous dit que cette gratitude nous ouvrira la voie à d'autres bien douces consolations dont nous parlerons en temps opportun.

FÊTES DANS L'ORATOIRE DE S. LÉON À MARSEILLE.

Dans notre maison de Marseille, qui porte le nom de S. Léon, en témoignage de respect pour le Pontife régnant Léon XIII, et parcequ'elle fut inaugurée, il y a deux ans, le 28 juin, fête de S. Léon II, il s'est célébré une fête qui mérite une mention particulière. Voici ce qu'on nous écrit, à ce sujet, de cette maison.

Marseille 30 juin 1880.

Très-Révérend et bien cher D. Bosco,

Je suis heureux de pouvoir vous donner des détails bien consolants sur les fêtes qui ont eu lieu, ici. Tout s'y est passé d'une manière admirable.

La Chapelle fut bénite, le Dimanche matin par M.^r le Chanoine Guiol, notre vénérable Curé de S. Joseph, avec un grand concours de Coopérateurs et Coopératrices de la ville. Après la cérémonie, il célébra lui-même la sainte Messe, et distribua la Communion à 23 jeunes garçons de notre Hospice, qui avaient le bonheur de s'asseoir à la table sainte pour la première fois.

Quelques heures après arrivait Monseigneur l'Evêque de Marseille, qui administra la Confir-

mation aux premiers communicants. L'illustre et bien aimé Pasteur se montra d'une affabilité sans égale, et voulut bien nous témoigner sa satisfaction. Sa Grandeur parla jusqu'à trois fois, et avec des paroles parfaitement adaptées à la circonstance, il exhorta nos bienfaiteurs à continuer leur concours à cette Œuvre qui est destinée à produire, en France, le plus grand bien. Ouvrant ensuite, le trésor des indulgences, Monseigneur en fit jouir toutes les personnes présentes, et accorda une promenade aux enfants. Le soir, on chanta solennellement, les premières vêpres.

Puis, le lendemain, ce fut un Vicaire-Général qui vint nous dire la Messe de communion, après laquelle, il nous adressa un magnifique discours. Monsieur le Curé de S. Joseph chanta la Messe solennelle, et notre bande musicale exécuta divers morceaux avec accompagnement d'orchestre ; car ici, l'emploi des instruments de musique pour louer le Seigneur, n'est point du tout défendu. En un mot, tout réussit, à la grande édification des assistants.

Le dîner nous fut octroyé par la générosité de quelques charitables personnes, de sorte que notre cuisinier, ce jour-là, n'eut pas autre chose à faire qu'à distribuer les faveurs d'autrui. Parmi les invités, nous comptons plusieurs personnages fort distingués, entr'autres, le Président de la Société Beaujour, M.^r le Commandeur Rostand, Président des Comités, et notre excellent Curé. Celui-ci, à la fin du repas, se leva et porta un toast plein de cœur à D. Bosco et à ses fils ; et le soussigné lui répondit du mieux qu'il lui fut possible. Après quoi Monsieur Rostand parla de la difficulté des temps, rappelant que nous arrivâmes à Marseille, en 1877, dans un moment assez critique, et que malgré cela, l'œuvre de l'Oratoire a prospéré. Elle prospérera encore, ajouta-t-il, malgré la crainte d'autres désordres. Il fit ensuite, un gracieux parallèle entre notre dîner, et les agapes ou banquets de charité des premiers chrétiens. Il dit encore beaucoup d'autres et belles choses que je voudrais pouvoir rapporter, mais le temps et l'espace ne me le permettent pas.

La Chapelle fut élégamment ornée, sans que nous ayons eu à faire pour cela la plus petite dépense. La piété des Coopérateurs et des Coopératrices pensa et pourvut à tout. Cette générosité me rappelle que ce fut, dans cette ville, que débarquèrent et vécurent S. Lazare et ses deux sœurs, sainte Marthe et sainte Marie-Madeleine, qui soutenaient, de leurs propres biens, le Collège apostolique, et répandaient des parfums précieux, en l'honneur de Jésus. Eh ! bien, on dirait, en vérité, que la foi, le dévouement, la charité de cette sainte famille, sont passés dans ces bons catholiques de Marseille. Nous en acquérons la preuve chaque jour.

Les Comités établis au profit de cette Maison, ont déployé, dans cette circonstance, un zèle au-dessus de tout éloge, lequel continue, sans se lasser jamais. Les constructions vont toujours en avant, et s'élèvent comme par enchantement. Aussi tout le monde dit-il que nous sommes les Benja-

mins de la divine Providence. Priez pour nous, très-aimé Père, afin que nous ne nous rendions pas indignes des faveurs célestes.

Je suis avec un humble et filial respect

*Votre très-obligé et très-affectionné
en Jésus-Christ.*

JOSEPH BOLOGNE Prêtre.

CONFÉRENCE AUX COOPÉRATEURS

DANS LE COLLÈGE DE BORGIO S. MARTINO.

Le premier du mois de juillet dernier, Monseigneur Pietro Maria Ferré, Evêque de Casale, devait se rendre au Collège de Borgio S. Martino pour y administrer la Confirmation à plusieurs élèves. S'étant entendu préalablement avec le vénéré Pasteur, D. Bosco profita de cette heureuse circonstance pour tenir la première conférence aux Coopérateurs et Coopératrices de cette région, présidés par l'éminent Prêlat qui voulut, à son tour, les encourager, en leur adressant quelques paroles, pleines d'éloquence et d'onction.

Persuadé de faire une chose agréable à ceux de nos lecteurs qui n'ont pu prendre part à cette réunion, nous allons leur faire aussi succinctement que possible le résumé de la dite Conférence.

A quatre heures de l'après midi, tous réunis dans la chapelle du Collège, décorée avec goût, la Conférence commença par la lecture d'un traité de la vie de notre Saint, suivie du chant d'un motet, exécuté par les jeunes élèves.

Après quoi, Monseigneur l'Evêque, accompagné du clergé, monta, lui aussi, à la Chapelle, et Don Bosco ayant pris la parole, fit un discours, ou plutôt une simple exposition. Ne pouvant le reproduire en entier, nous en relèverons seulement les traits principaux.

Le combat des taureaux.

« Je me trouvais à Rome, ainsi débuta D. Bosco, je me trouvais à Rome, alors que l'immortel Pontife Pie IX, de sainte mémoire, reçut en audience publique, les représentants de la presse catholique, et je me souviens encore du magnifique discours qu'il leur tint dans cette occasion. Pie IX les exhorta à rester unis entr'eux, et leur apporta pour exemple, le combat des taureaux dans l'Espagne. Sans approuver en aucune façon, ce divertissement qui rappelle la domination des Mores dans ce pays, le Saint-Père décrivit la manière dont s'y prennent les combattants pour vaincre et abattre l'indomptable animal. Sur une grande place, à la vue d'un peuple immense, défendu par une palissade, on lâche le redoutable quadrupède. Le taureau excité par les cris, poursuivi par les combattants préparés à cet effet ; n'écoulant que sa fureur, pousse d'horribles mugissements, et court en se précipitant, tantôt sur celui-ci, tantôt sur celui-là, et baisse la tête pour

le déchirer avec ses cornes et le mettre en pièces ; mais l'adroit lutteur, quand il se voit serré de trop près, fait un mouvement à droite ou à gauche, et lui plante dans le museau ou dans le cou, l'épieu ou l'épée dont il est armé : Ainsi blessé, l'animal rendu furieux, se précipite sur un autre, et celui-ci, à son tour, lui ajuste un second coup. Alors, le taureau, dans le paroxysme de sa fureur, mugit avec rage ; il se tourne et se retourne dans l'arène, cherchant à renverser tous ceux qui sont devant lui ; mais de tous côtés, il ne rencontre que des adversaires qui, unis dans un même but, l'attendent de pied ferme. Celui-ci le frappe à un flanc, celui-là à l'autre ; l'un lui jette son arme sur la tête ou au poitrail, un autre lui applique sur le dos le tranchant de son épée ; de telle sorte qu'après bien des efforts inutiles, la bête tombe terrassée et meurt. L'union des combattants, fit remarquer Pie IX, est précisément ce qui fatigue, abat la férocité du taureau et en triomphe. Les ennemis de Dieu et de l'Eglise que nous avons à combattre, sont appelés par la Sainte Ecriture, du nom de taureau : *Tauri pingues*, disait déjà le prophète royal en gémissant, *obsederunt me* (1), des hommes féroces à la manière des taureaux, m'ont assailli. Nous devons, nous aussi, répéter la même plainte, surtout dans les temps si tristes où nous vivons. Mais voulons-nous abattre ces ennemis et remporter la victoire ? Soyons tous unis contr'eux, de manière à former une phalange compacte ; gardons-nous bien de nous diviser, d'employer la plume ou la parole, les uns contre les autres. — Si ces paroles ne sont pas tout à fait identiques à celles qui sortirent de la bouche du grand Pie IX, dans la circonstance mentionnée plus haut, je garantis qu'elles rendent parfaitement le sens de son admirable discours.

« Je vous ai rappelé ces faits et ces paroles, bien-aimés Coopérateurs et Coopératrices, pour vous faire bien comprendre la nécessité qu'il y a aujourd'hui, pour les bons chrétiens, de s'unir entr'eux, afin de favoriser le bien, et de combattre le mal ; car vous le savez, *vis unita fortior*, l'union fait la force. »

Origine des Coopérateurs.

« Dès l'année 1841, lorsque ce pauvre prêtre commença à réunir les jeunes gens, dans les jours de fêtes, les enlevant des rues et des places publiques, pour leur procurer des divertissements honnêtes, et pour les instruire dans notre sainte Religion, il sentit le besoin d'avoir des Coopérateurs qui lui tendissent la main. Dès lors, plusieurs prêtres et séculiers de la ville, et ensuite de pieuses dames, ayant accueilli favorablement l'invitation qu'il leur en avait faite, s'unirent à lui pour l'aider, les uns en lui amenant des enfants, les autres en les assistant et les catéchisant ; les femmes, de leur côté, et les communautés religieuses, vinrent à son secours, en raccommoquant les habits, en faisant la lessive, et

en pourvoyant de linge, les plus nécessiteux et les plus abandonnés. Ce que ce prêtre a pu faire avec l'aide de Dieu, et la charité de ces personnes dévouées ; ce que font encore aujourd'hui les Salésiens, vous l'avez appris par la lecture du Bulletin Salésien ; il n'est donc pas nécessaire de le répéter ici. »

Formelle institution et accroissement en nombre des Coopérateurs.

« Vu le bien que tant de bonnes personnes faisaient à l'avantage de la pauvre jeunesse, on pensa de les réunir en une formelle Association sous le titre de *Pieuse Union des Coopérateurs Salésiens*, et de la faire approuver du Vicaire de Jésus-Christ. Pour ce motif, plusieurs Evêques, après l'avoir reconnue dans leurs diocèses, la recommandèrent ensuite au Saint-Siège. Le Saint-Père Pie IX, de sainte mémoire, le projet examiné, l'approuva ; et bien plus, désirant que la Pieuse Union prît un plus grand accroissement ouvrit le trésor des saintes indulgences, comme vous le savez déjà. A partir de cette approbation qui eut lieu en 1876, jusqu'à aujourd'hui, le nombre des Coopérateurs et des Coopératrices s'est élevé au chiffre de 30 mille, et va toujours en augmentant, à mesure que la pieuse Société est plus connue des fidèles. »

Que doit-on faire pour être bon Coopérateur.

Ayant ainsi indiqué sommairement, l'origine et les progrès de la Pieuse Union, D. Bosco donna un court aperçu des œuvres Salésiennes, dont la plupart doivent leur principe et leur continuation au zèle et à la générosité des Coopérateurs et des Coopératrices Salésiens. Mais comme ces détails ont déjà été publiés dans les précédents numéros du Bulletin, nous les passerons, ici, sous silence, pour parler de ce qu'il convient de faire, afin d'être un bon Coopérateur et une bonne Coopératrice, et ensuite pouvoir jouir des grâces singulières accordées par la Sainte Eglise.

« J'observerai premièrement, dit D. Bosco, que pour gagner les indulgences concédées par le Vicaire de Jésus-Christ, on doit accomplir les œuvres prescrites pour l'acquit de ces mêmes indulgences. Par exemple, si l'indulgence est promise à la récitation d'une certaine prière à la visite d'une Eglise, ou à la Confession et à la Communion, il est absolument nécessaire de pratiquer ces œuvres ; et ceci est obligatoire pour les Coopérateurs, non moins que pour les Tertiaires de St. François d'Assise. Mais pour gagner de telles indulgences, il ne suffit pas d'accomplir les œuvres prescrites, il faut encore faire partie de la Pieuse Union des Coopérateurs, selon le but qu'elle a eu en vue.

« Et maintenant, à quoi est-on obligé pour en faire partie ?

« Avant tout, on doit s'y être fait inscrire par le Supérieur de la Congrégation Salésienne, ou par une autre personne déléguée à cet effet, et n'en avoir pas été exclu dans la suite. L'agrégation se fait généralement par l'envoi d'un Di-

(1) Psalm. xxx, 13.

plôme joint au Règlement. De plus, il est nécessaire de pratiquer des œuvres de charité, conformément à l'esprit et à la fin de la Pieuse Union.

« Mais quelqu'un me demandera : Est-il nécessaire de pratiquer toutes et chacune des œuvres de charité portées dans le Règlement ?

« Non, ce n'est point nécessaire, répondit Don Bosco, de pratiquer toutes et chacune des œuvres de charité mentionnées dans le Règlement ; il n'est pas même nécessaire d'en pratiquer une ou plusieurs dans un temps déterminé ; mais il est nécessaire, et cela suffit, d'en pratiquer quelques-unes, quand l'occasion s'en présente. J'ai dit qu'il est nécessaire d'en pratiquer quelques-unes. Le but de la Pieuse Union est de donner à la Congrégation Salésienne des aides qui prennent surtout, un soin particulier de la jeunesse. Dès lors, chacun voit que les Coopérateurs et les Coopératrices doivent s'ingénier à pratiquer quelque œuvre de charité propre à atteindre ce noble but ; autrement la pieuse intention de l'Eglise, en ouvrant en leur faveur, les trésors célestes, serait trompée. J'ai ajouté ensuite que, pour être un bon Coopérateur et une bonne Coopératrice, il suffit de pratiquer quelque œuvre de charité, quand l'occasion s'en présente. Il me semble qu'un bon chrétien et une bonne chrétienne ne trouveront pas beaucoup de difficulté à accepter cette condition. En effet, combien de belles occasions ne se présente-t-il pas ? Un jour, on peut donner un bon conseil à un jeune enfant, ou à une jeune fille, pour les mettre sur le chemin de la vertu et les éloigner du vice ; un autre jour, on peut suggérer aux parents, quelques bons moyens afin qu'ils élèvent chrétiennement leurs enfants, les envoient à l'Eglise, ou bien devant les mettre à étudier ou à travailler, qu'il fassent choix de bons colléges, de maîtres vertueux, d'honnêtes patrons ; une fois, on peut s'employer à pourvoir les écoles de bons maîtres et de bonnes maîtresses, et au besoin s'aider à faire le catéchisme dans sa paroisse ; une autre fois, on peut donner, prêcher, faire circuler un bon livre ou un bon journal, cherchant à faire disparaître les mauvais ; on peut aussi concourir à l'exécution d'un travail, procurer un habit, chercher un emploi, payer la pension d'un enfant ou d'une petite fille pauvre et abandonnée, pour les mettre en lieu sûr ; ne pourrait-on pas encore s'épargner une dépense, mettre en réserve une pièce de monnaie pour faire une aumône, encourager une œuvre qui tend à la gloire de Dieu, à l'honneur de l'Eglise, à l'avantage des âmes ? et dans le cas même où l'on ne pourrait pas faire soi-même ce qui précède, au moins exhorter les autres à le faire ? Avouons-le, les occasions de faire le bien et d'empêcher le mal, ne manquent jamais. Faisons en sorte que la bonne volonté ne fasse jamais défaut, non plus que le courage et surtout l'amour de Dieu et du prochain, et sans nous en apercevoir, que nous soyons pères ou mères, maîtres ou maîtresses, prêtres ou laïques, riches ou pauvres, nous serons de bons et vrais Coopérateurs et Coopératrices, nous empêcherons beaucoup de mal, nous ferons encore plus de bien. »

La Coopération matérielle.

« Quelqu'un me dira peut-être : Tant qu'il s'agit de faire du bien, au moyen de la parole, j'en suis ; mais s'il se traite de moyens matériels, j'y renonce parce que je suis pauvre.

« Que celui qui est pauvre, dit D. Bosco, agisse en pauvre. Mais quelque pauvre que soit un Coopérateur, s'il le veut, sera toujours en état de concourir même matériellement à une œuvre de charité. Elle était bien pauvre cette veuve dont parle l'Evangile ; elle n'avait qu'une obole, *duo minuta* ; et néanmoins, elle voulut elle aussi, concourir à la décoration du temple, conjointement avec ceux qui faisaient de riches offrandes, ce qui lui valut des éloges de la part de Jésus-Christ. Du reste, permettez-moi de vous le dire : il y en a beaucoup qui ne tarissent plus, en parlant de leur misère, aussitôt qu'on les invite à faire une bonne œuvre, à vêtir un pauvre orphelin, pourvoir une famille indigente, orner une église, mais quand il est question de se procurer un habit ou une robe de luxe, quand il s'agit d'un dîner, d'une partie, d'un voyage d'agrément, d'une fête de bal, oh ! alors, la pauvreté, ici, est tout à fait déplacée ; alors, vive la richesse ! Si l'argent manque, on sait s'en procurer, et l'on trouve le moyen de faire une très-belle figure dans le monde ; on ne craint pas de déployer, dans ces occasions, un luxe supérieur à sa condition.

« Il y en a d'autres, ajouta D. Bosco, qui ont toujours peur que la terre ne manque sous leurs pieds ; ils voient toujours le présent et l'avenir sous les plus noires couleurs. Ils sont du nombre de ceux dont le Divin Sauveur disait : qu'ils vont demandant, sans cesse, en tremblant : Que mangerons-nous demain ? que boirons-nous ? de quoi nous vêtirons-nous ? *Quid manducabimus ? aut quid bibemus ? aut quo operiemur ?* De cette façon, ils amassent toujours, ils thésaurisent toujours, mettant soigneusement en réserve toutes leurs substances ; puis la mort arrive, et ils n'ont fait encore aucun bien ! Ils laissent leur avoir, livré à la cupidité, à la dispute de parents qui le dissiperont en peu de temps, ou qui se le feront dévorer par les avocats et les procureurs. Oh ! bons Coopérateurs et pieuses Coopératrices, je vous en conjure, ne suivez pas un exemple aussi pernicieux. »

Une banque inépuisable.

« Ils sont nombreux, aujourd'hui, ceux qui placent leur argent dans les banques pour en retirer un intérêt. Mais une banque, de quelque bonne réputation qu'elle jouisse, laisse toujours craindre une faillite. Et les faillites, aujourd'hui, ne sont-elles pas à l'ordre du jour ? Combien de familles se voient réduites à la misère par suite d'une banqueroute ? Mais une banque, fût-elle sûre, ne donne jamais d'intérêts, plus du 5 ou du 6 pour cent. Moi, je connais une banque qui est inépuisable, laquelle présente des garanties telles qu'une faillite est impossible ; elle passe d'intérêts, je ne dis pas le 5, le 10 le 30, le 50 pour cent, mais bien le cent pour un. Et quel est ce

richissime banquier? C'est Dieu lui-même, maître du Ciel et de la terre, lequel a promis de rendre maintenant, *nunc*, dans ce temps-ci, *in tempore hoc*, le cent pour un à quiconque dispose de ses biens pour sa plus grande gloire, au profit de ses pauvres. Celui qui laissera, par amour pour moi, ses richesses, recevra *centies tantum nunc in tempore hoc*, nous assure Jésus-Christ dans l'Évangile, *et in saeculo futuro vitam aeternam* (1). Il recevra le centuple en bénédictions que Dieu lui enverra dans sa personne, dans ses biens, dans ses affaires, dans son négoce; le centuple dans la paix du cœur, dans la concorde de la famille; le centuple dans les grâces spirituelles pendant la vie et à la mort. Ce n'est pas encore assez: le Seigneur tient en réserve dans l'autre vie, une récompense impérissable, un trône que rien ne peut ébranler, une couronne qui ne se flétrira jamais: *Et in saeculo futuro vitam aeternam*. Ravivons donc notre foi, ô chers Coopérateurs, étudions la manière de nous assurer un si fort intérêt, un si riche capital. »

Paroles de Monseigneur Ferré.

Don Bosco, en terminant son exposition, adressa une humble prière à l'éminent Président, pour qu'il voulût bien consoler le pieux auditoire par quelques paroles; et Monseigneur monté en chaire, fit un petit discours si bien conçu et prononcé avec une ardeur de sentiment telle, que la Conférence reçut un magnifique couronnement. Nous regrettons vivement que notre mémoire ne nous ait pas permis de le retenir en entier: c'est pourquoi nous nous voyons contraint de le reproduire à grands traits. Voici donc les principaux passages.

Expliquant les paroles de St. Jacques, que *fi-des sine operibus mortua est*, l'illustre Orateur commença par démontrer que la foi doit être telle que la proclame Saint Paul: *Fides quae per caritatem operatur* (1). C'est cette foi agissante qui, dès les premiers temps du Christianisme, a sauvé le monde; c'est elle encore qui doit le sauver.

Après ce début, le Prélat fit connaître, en quelques paroles courtes mais bien appropriées, les maximes perverses du monde moderne, lesquelles donnent la mort aux individus, aux familles, à la société, en la faisant retourner au paganisme; il dévoila les artifices tantôt manifestes, tantôt cachés, à l'aide desquels les sectes diaboliques s'efforcent de détruire tout ce qui a de bon, de pieux, de saint, dans le peuple chrétien; il montra le mal déjà accompli, et qui se fait chaque jour plus grand. « Tout ce qui rappelle Dieu et sa loi, ajouta-t-il, tout ce qui rappelle Jésus-Christ et son Eglise; tout ce qui a trait à la vie immortelle et à ses conséquences, tout disparaît peu à peu du milieu de la société. Mais Dieu que fait-il! Dieu qui selon l'expression de l'Écriture, se joue de notre terre, *ludit in orbe terrarum*, suscite, aujourd'hui, comme par en-

chantement, une institution qui se présente comme une digue puissante aux maximes envahissantes qui portent la ruine et la mort; une institution qui, unissant admirablement la simplicité de la colombe avec la prudence du serpent, s'organise à l'effet de déjouer les artifices de l'ennemi; une Institution qui, par les meilleurs procédés, reconstruit et conserve ce qu'une main coupable a déjà détruit ou veut détruire encore. Dieu, en un mot, dans sa sagesse et dans sa bonté, parmi tant d'autres moyens de préservation et de salut, a suscité la pieuse Société des Salésiens et de leurs Coopérateurs lesquels, par leurs œuvres, forment une parfaite antithèse avec les œuvres du monde corrompu. Le monde détruit, dit sa Grandeur, et les Salésiens édifient; le monde dissipe, et les Salésiens recueillent; le monde répand de mauvais livres et de mauvais journaux, et les Salésiens en font circuler de bons; le monde se sert de l'école et de l'instruction pour chasser Dieu de l'esprit et du cœur de la jeunesse, et les Salésiens s'en servent pour l'y introduire et le faire régner; le monde, dans ses laboratoires, dans ses fabriques, pervertit les ouvriers, les éloigne de l'Eglise et des pratiques de religion, en forme les recrues, les apprentis des sectaires, des communistes, des pétroleurs, et les Salésiens ouvrent des laboratoires d'arts et métiers pour former des ouvriers chrétiens, des ouvriers honnêtes, des ouvriers contents de leur état, et capables, un jour, de faire la félicité de leurs familles, fidèles à Dieu, à l'Eglise, à la patrie.

L'Institut Salésien, continue Monseigneur, a surtout en vue, deux nobles buts: la culture de la jeunesse, et la conversion des infidèles.

« Chacun peut voir que ceux qui ne sont aujourd'hui que des enfants, seront bientôt des hommes faits, des chefs de famille; qu'ils deviendront le nerf du peuple, le peuple même. Or, pour avoir des familles chrétiennes et honnêtes, pour avoir une population, une société bien réglée et sage, il est absolument nécessaire que ces enfants soient élevés de bonne heure, dans les principes solides de la religion et de la morale catholique. Autrement qu'aurons-nous, d'ici à peu de temps? Nous aurons des fils rebelles à l'autorité paternelle; nous aurons des pères sans foi et sans cœur; nous aurons le scandale et le désordre dans les familles, nous aurons des citoyens qui, ignorant ou méprisant la sanction suprême et inexorable qui les attend au-delà de la tombe, se livreront, sans retenue, à l'instinct des passions dans lesquelles ils ont grandi, se moqueront de la vertu, et pourvu que l'impunité leur soit assurée ici-bas, se constitueront les ennemis de l'Eglise, les perturbateurs de la société, les pensionnaires des prisons et des galères. Oui, telle sera, aujourd'hui l'éducation de la jeunesse, telle sera, demain, le sort des nations.

« C'est donc une bien noble tâche, celle de donner à la jeunesse, un enseignement droit, aujourd'hui surtout, que les ennemis de Dieu cherchent à la pervertir dans l'esprit et dans le cœur, en l'éloignant de Jésus-Christ et de l'Eglise. Eh! bien, c'est à cette glorieuse tâche, comme

(1) Marc, x, 30.

(2) Galat. v, 6.

à leur but principal que les Salésiens se dévouent avec une ardeur admirable et le plus heureux succès. En Italie, en France, en Espagne, en Amérique, ils ouvrent des écoles, des collèges, des hospices qui semblent d'abord vastes, mais bientôt ils deviennent trop étroits, parce que les pères et les mères mettant en eux toute leur confiance, y envoient, de toutes parts, leurs enfants, avec la certitude qu'ils y seront bien instruits, et ce qui vaut mieux encore, élevés sérieusement et chrétiennement. De cette façon, la science y gagne, la foi et la morale y trouvent leur avantage, l'Eglise a le moyen de combler les vides faits dans les rangs éclaircis de ses combattants; la famille reçoit dans son sein, des membres qui en seront le bon exemple et le soutien; la société civile, à son tour, se forme d'individus qui deviendront pour elle un élément et une garantie de bon ordre et de sagesse.

« Mais le second but que se proposent les Salésiens n'est pas moins recommandable: La conversion des infidèles. Certainement, on a besoin qu'une partie des prêtres demeure au milieu de nous, pour maintenir toujours vive la foi parmi les croyants; mais il est nécessaire aussi, que d'autres aillent porter la lumière de l'Evangile à ceux qui sont encore plongés dans l'ombre de la mort. S'il n'en était pas ainsi, comment se vérifierait la promesse du Père céleste à son Fils: *Je te donnerai les nations pour ton héritage, et pour ta possession, les confins de la terre?* Comment s'accompliraient les paroles de Jésus-Christ: *Et cet Evangile sera prêché sur toute la terre, et parmi toutes les nations?* Aussi, dès les premiers jours de l'Eglise il y eut des braves, qui, recueillant les paroles de Jésus-Christ: *Euntes, docete omnes gentes*, marchèrent sur les glorieuses traces des premiers Apôtres, se répandirent entre les nations barbares, y firent entendre la bonne nouvelle, y arborèrent l'étendard de la croix, y étendirent le règne de Dieu, en détruisant celui de Satan. Or, parmi ces nouveaux champions du Christ, ont pris place les Salésiens. Comme un jeune homme dans la pleine vigueur de ses forces, sent le besoin de sortir du cercle où il est né pour s'étendre un peu plus au loin, ainsi l'Institut Salésien, béni de Dieu et de son Vicaire en terre, plein de vie et d'ardeur juvénile, franchit bientôt les confins de Turin, où il prit naissance, puis ceux du Piémont, ensuite ceux de l'Italie, et enfin ceux de l'Europe; il traverse le grand Océan, se porte dans le nouveau monde, pénètre dans la lointaine Patagonie, demeurée jusqu'alors rebelle à toute civilisation, plante ses tentes en un camp presque aussi vaste que l'Europe. D'immenses tribus sauvages errent çà et là, dans l'ignorance complète jusqu'ici, de Celui qui les a créés et rachetés, et les Salésiens sont occupés, aujourd'hui, à les évangéliser, les civiliser, les sauver. Quel sera le résultat de ces héroïques efforts, Dieu seul le sait; mais nous n'en avons pas moins, un motif d'admirer et d'espérer; admirer un si généreux élan, en espérer des fruits abondants.

« C'est pourquoi, je ne crois pas devoir terminer,

sans recommander cette pieuse Société, à la bienveillance, à la charité de tous ceux qui m'écoutent. Oui, tendons-lui la main, comme nous en avons prié son fondateur, afin que notre foi soit une foi vive agissante par la charité; soutenons-la de nos bonnes œuvres, afin que, par le moyen de ses Coopérateurs et de ses Coopératrices, elle puisse s'étendre beaucoup plus, et prospérer; soutenons-la afin de concourir, nous aussi, au salut de cette pauvre jeunesse, sur laquelle repose le bien-être de la présente et des futures générations; soutenons-la encore, afin que, du sein même de nos familles, nous puissions avoir le mérite de participer à la conversion de tant d'infidèles, de dilater le règne du Christ sur la terre, bien mériter de l'Eglise et de la société civile, et nous procurer ensuite, une récompense éternelle. »

LETTRE AMÉRICAINE.

La Révérende Directrice des écoles de Saint Charles pour les jeunes filles, à Buenos Ayres, en son nom et au nom aussi des autres Sœurs de Marie Auxiliatrice, écrivait à D. Bosco, à l'occasion de sa fête, une longue lettre, dont nous détachons les passages principaux.

S. Carlos Almagro, 5 mai 1880.

Très-Révérend et très-aimé Père en Jésus-Christ.

Nous sommes en 1880. Nous espérons, nous, vos pauvres filles d'Amérique, avoir le bonheur de vous posséder, cette année-ci, pour vous fêter en personne dans ce jour consacré à la mémoire de votre glorieux patron. Mais c'est en vain que nous espérons cette faveur; nous devons nous résigner et prendre patience. Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de vous souhaiter mille félicités spirituelles et temporelles; de longues années encore, pour notre salut et celui de tant d'autres âmes. Ces souhaits si sincères, nous vous les faisons pareillement, au nom de plusieurs milliers de jeunes filles américaines qui fréquentent nos Maisons, qui vous aiment comme leur père, et qui regrettent de ne vous connaître que de réputation.

Nous vous avons déjà remercié, et nous vous remercions de nouveau, de la faveur que vous nous avez faite, en nous envoyant dans ces pays. Que de bien nous pourrions y faire, si nous en étions capables! Combien de pauvres jeunes filles à sauver! Que de perles précieuses à enchâsser dans notre couronne! Priez, ô bon Père, pour que nous puissions correspondre aux grâces reçues, et que nous ne nous perdions jamais de courage. Si nous ne craignons pas d'être indiscrètes, nous voudrions vous supplier, puisque vous ne pouvez pas venir nous trouver, de vouloir bien, au moins, nous adresser par écrit, quelques-unes de ces paroles qui sont si propres à accroître, dans nos cœurs, l'encouragement au bien, et le désir de la vertu. Nous savons que vos occupations sont nombreu-

ses ; néanmoins, nous ne pouvons vous cacher ce désir, et votre paternelle bonté qui nous suit jusque dans ces lointaines régions, ne manquera pas de le satisfaire ; nous en avons la douce espérance.

Vous ne serez pas fâché, sans doute, d'avoir quelques informations sur ce qui se fait ici. Les nouvelles de la Patagonie sont bonnes. Nos sœurs qui nous écrivent de ce pays, nous disent qu'elles sont très-contentes de leur position, et sont toutes joyeuses de pouvoir déjà faire l'école, instruire un bon nombre de ces petites filles, et les mettre en état de recevoir les Sacraments.

Les Sœurs de la Bocca ont plus de cent jeunes filles dans leur école, et les progrès que font celles-ci dans la vertu, nous font croire que leurs fatigues sont bénies du Seigneur. Un bon nombre d'entr'elles, déjà un peu grandes, ont été admises à la première communion. Quelles douces consolations pour elles et pour nous ! Ce sont de ces joies que le monde ne peut donner, et que nous ne saurions nous-mêmes exprimer, mais qui sont si grandes, qu'elles nous dédommagent amplement des sacrifices faits pour l'amour de Dieu et pour le bien des âmes. Que les filles du monde gardent pour elles, leurs plaisirs mondains ; quant à nous, nous ne changerons jamais le moindre des nôtres, avec le plus grand des leurs.

A *Las Piedras*, nous avons également une école, mais le nombre des enfants ne correspond pas encore à notre désir, bien qu'il soit supérieur à celui de l'année dernière. A Villa Colon, par suite du manque de Sœurs, on fait un peu comme l'on peut.

Il faut en dire autant de S. Carlos, où manquant de personnel, nous ne pouvons suffire au travail. Depuis un mois environ, il nous est venu deux Postulantes qui donnent de bonnes espérances, mais c'est peu de chose, en comparaison de nos besoins. Ces terres sont stériles en vocations religieuses, et c'est pour cela que nous vous prions, ô très-Rév. Père, de hâter l'envoi des autres Sœurs qui sont destinées à nous venir en aide. Quel beau cadeau vous nous feriez si, pour les accompagner, vous jugiez à propos d'envoyer notre Rév. et bien chère Mère Générale !

Je suis à la fin de la page ; je dois conclure. Mais auparavant, je recommande à vos prières, tous mes parents. J'implore, pour moi et pour toutes les Sœurs Américaines, votre paternelle bénédiction, et avec le plus grand respect je me déclare

Mon Révérend Père

Votre très-obligée fille en Jésus-Christ
Sœur MARIE MADELEINE MARTINI.

LE CARDINAL GAETANO ALIMONDA et la coopération des laïques.

Dernièrement, à l'occasion d'une réunion des catholiques génois, Son Eminence le Cardinal Gaetano Alimonda envoyait, de Rome, un affec-

teux salut à sa chère ville de Gènes, dans une lettre adressée à ces valeureux jeunes gens du Cercle Catholique. Nous croyons utile de mettre sous les yeux de nos Coopérateurs, les belles paroles avec lesquelles l'illustre prince de l'Eglise encourage les laïques à la défense de notre sainte Religion.

« J'ai entendu, écrit-il, j'ai entendu dans le monde, une parole, et je l'ai entendue répéter même par de bons chrétiens. Cette parole est celle-ci : les jeunes gens appartenant aux Cercles Catholiques, veulent faire les prêtres, parler et enseigner absolument comme s'ils étaient prêtres. Je vous connais, jeunes gens, je sais que le zèle déployé par vous au service de la Religion, ne vous a jamais fait oublier le respect et la soumission dus à l'autorité ecclésiastique ; que dans les affaires importantes, votre plus grand soin est de prendre et de recevoir ses ordres. Vous êtes et vous serez toujours n'est-il pas vrai ? des soldats fidèles à la sainte bannière. Du reste, j'ai été scandalisé moi-même de ce scandale dont le monde s'est ému. J'ai répondu ceci : *Nihil sub sole novum*. Les laïques ont commencé de bonne heure, dans l'Eglise à s'occuper des choses de la Religion, et ce fut un effet de la grande miséricorde de Dieu. Ermas, Jerotée, Athénagore, Justin, Clément d'Alexandrie, Arnobius, Lactance, Tatien, Enée de Gaza, Boèce, Marcellin, les deux Procope, Cassiodore, Eginard, Etienne de Cologne, Nitarde et une multitude d'autres étaient de simples laïques ; mais précisément comme s'ils eussent été prêtres, ils parlaient, écrivaient des volumes, opéraient au grand jour, au profit de la Religion ; ils combattaient eux-mêmes la grande bataille des premiers siècles ; qui était de faire triompher la croix contre les assauts du paganisme ; de leurs poitrines, ils faisaient un rempart au sanctuaire menacé ; bénis du clergé, soutenus miraculeusement par la Providence, ils devenaient d'illustres champions de la foi. Oh ! plutôt au ciel, mes bien-aimés jeunes gens, que dans vos rangs, se reproduisit la valeur de ces braves ! Plût au ciel que je pusse saluer, parmi vous, les Athénagore ressuscités, avec leurs *Apologies du Christianisme*, les Clément d'Alexandrie, avec leurs *Ehortations aux payens*, les Lactance avec leurs *Institutions divines* ! Puissé-je revoir en vous, leurs sueurs généreusement versées pour Jésus-Christ ! Je baiserais aussi, si je les voyais, les plaies des Justin, philosophes et Martyrs, afin de contempler la victoire de l'Eglise, dans ce conflit obscène que lui a suscité notre époque, conflit qui ne tend à rien moins qu'à substituer l'athéisme à la foi, les sectes à l'Eglise, Satan à Dieu.

C'est surtout dans les nécessités publiques de l'Eglise que cette ardente et intrépide intervention des laïques doit se montrer : *Nihil sub sole novum*. L'Eglise, à son berceau, manquait de prêtres, et Dieu lui suscitait de valeureux laïques pour suppléer à ce défaut. Et aujourd'hui encore les prêtres sont rares : l'éducation efféminée et incrédule étouffe les vocations ecclésiastiques, et le peu qui s'acheminent vers le sacerdoce, se heurtent à de cruelles barrières qui les arrêtent :

Dieu les appelle au sanctuaire, et les gouvernements les poussent dans les casernes. Aussi, l'Eglise se voyant privée de ses ministres, comme une veuve inconsolable, pousse des gémisséments lamentables. Venez, ô laïques, montez jusqu'à ce degré fixé par l'autorité ecclésiastique, et ne vous arrêtez qu'à cette limite qu'il ne vous est plus permis de franchir, suppléez à l'insuffisance des lévites, consolez le veuvage de notre commune Mère. Si la nécessité du travail est pressante, redoublez d'efforts. La Providence vous envoie, et nous Prêtres, nous Evêques, nous vos frères aînés nous vous tendons notre main droite, à vous nos jeunes frères, et nous vous adressons le salut d'Alexandre à Jonathas, appelant chacun de vous du nom d'ami : *Aptus es ut sis amicus noster.* »

Ces précieuses paroles que Son Eminence Alimonda adressait au Cercle Catholique de Gènes, nous les adressons à nos Coopérateurs. Oui, venez, ô frères, venez à notre secours. Eu égard au travail à accomplir, nous sommes, nous Salésiens, en très-petit nombre. Notre voix, notre main ne peut arriver jusqu'à cet enfant, jusqu'à cette jeune fille à instruire, à recueillir, à sauver l'âme et le corps. Oui, venez à notre secours, et faites vous-mêmes, dans les familles, dans les paroisses, dans les écoles, ce que nous ne pouvons faire nous-mêmes. Nous avons des églises à construire, des Hospices de charité à élever, des missions à pourvoir. Les moyens matériels nous manquent, les personnes nous manquent. Venez, ô Coopérateurs et Coopératrices, venez à notre secours, selon votre pouvoir ; et alors, malgré notre petitesse, nous ferons du bien et beaucoup de bien, nous essuierons bien des larmes dans le monde, nous consolerons l'Eglise, nous sauverons des âmes innombrables, et ainsi nous recevrons de Dieu, le centuple en cette vie, une mort tranquille, une couronne incorruptible.

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XVII.

Besoin d'un second Oratoire festive — Accord de deux amis — Suggestion de Monseigneur Frasoni — Le capitaine à la recherche d'une position stratégique — Un coup de foudre — Les abeilles et l'annonce d'un nouvel Oratoire — Vistes — Facultés — Invitation — Heureux présage — Ouverture — Première allocution — Le don de la Mère — Les premiers Directeurs.

Plus D. Bosco et son incomparable auxiliaire, le docteur en théologie, Borelli, se donnaient de soucis pour favoriser l'instruction scolaire et religieuse dans l'Oratoire de Saint-François de Sales, plus croissait le nombre des jeunes gens qui le fréquentaient. Les jours de fêtes, le concours en était si grand que la Chapelle n'en pouvait contenir qu'une faible partie ; aussi, dans le temps des cérémonies, était-il nécessaire d'en

réunir deux cents et plus, dans les classes, ou dans un coin de la cour. Celle-ci, bien que spacieuse, était devenue, néanmoins trop étroite pour que les jeunes gens pussent se livrer en toute liberté à leurs divertissements. Vous l'auriez prise pour une place d'armes, où les soldats trop rapprochés, ne peuvent prendre part aux exercices militaires sans se presser, se heurter l'un contre l'autre, ou se donner involontairement des coups de sabre. De là, la nécessité d'obvier à un si grave inconvénient.

Un jour de fête du mois d'août, après les fonctions du soir, D. Bosco prit à part, le docteur Borelli, et lui parla ainsi : — Depuis quelques dimanches, et surtout aujourd'hui, vous avez dû observer le nombre considérable des jeunes gens dans l'Oratoire : ils ne sont pas moins de huit cents. Comme vous le voyez, ils ne tiennent plus dans l'Eglise, et les autres sont tellement serrés qu'on ne peut les voir ainsi, sans éprouver un sentiment de compassion. Et de la cour, qu'en disons-nous ? A tout moment, l'un tombe sur l'autre ; c'est vraiment le jeu des briques. Et plus nous irons, plus la gêne deviendra grande. Diminuer le nombre de ces enfants, ou en mettre une partie dehors ? c'est peu convenable, parceque ce serait les abandonner, et bien plus, les exposer au danger de se perdre. Que faire donc, Monsieur le Docteur ? — J'ai tout vu, répondit celui-ci, et je me suis convaincu que ce site qui paraissait au commencement, si spacieux, devient maintenant trop étroit ; mais devons-nous encore lever notre tente, et émigrer ailleurs, comme font, chaque année, les grues et les hirondelles ? — Il me semble, répartit D. Bosco, que nous pourrions remédier à cela, d'une autre manière. Par suite des diverses demandes qui me sont faites, j'ai pu connaître qu'un bon tiers de ces enfants viennent jusque de la place Castello, de la place San Carlo, de Borgo Nuovo, et de San Salvario, faisant, les uns, un mille de chemin, et les autres deux milles. Or, si nous ouvrons un second Oratoire, dans cette partie de la ville, ne vous semble-t-il pas que nous obtiendrions également notre but, tout en restant ici ? — A cette sortie de D. Bosco, le sage Docteur se prit à réfléchir un moment, puis, tout joyeux : — Belle proposition, s'écria-t-il, magnifique proposition. De cette façon, nous obtiendrions deux avantages : en diminuant le nombre des jeunes gens de cet Oratoire, nous pourrions nous occuper plus efficacement de ceux qui resteraient ; et dans le même temps, nous attirerions au nouvel institut, beaucoup d'autres enfants qui ne viennent pas ici, parce qu'ils sont trop éloignés. Donc, mettons-nous à l'œuvre. — Ainsi l'accord des deux amis était parfait.

Avant tout, dès le lendemain, D. Bosco se présenta chez Monseigneur Frasoni, et lui exposa le besoin et le projet d'un second Oratoire pour les réunions festives, le priant de l'aider de ses sages conseils. Le digne Archevêque loua et approuva le noble projet, et connaissant les besoins de la population qui lui était confiée, il suggéra d'établir le nouvel institut au midi de la ville.

Encouragé par les paroles du vénéré Pasteur,

D. Bosco se transporta un jour, vers la partie de Porta Nuova, et visita plusieurs endroits de ces environs. Après avoir pesé les motifs de plus ou moins grande opportunité que présentaient l'une et l'autre position, il se décida à choisir le lieu appelé *Viale del Re*, et aujourd'hui, *Cours Victor Emmanuel II*, dans le voisinage du Po. Ce lieu est actuellement couvert de magnifiques maisons entrecoupées de rues spacieuses, et de jardins qui font les délices de la population ; mais à cette époque, ce n'était qu'une vaste prairie avec quelques masures disséminées çà et là, sans ordre et sans dessein, habitées pour la plupart, par des blanchisseuses. Comme cette région jouissait d'une certaine liberté, en raison de sa position hors de la ville, et que ses environs offraient de frais ombrages, elle se prêtait admirablement aux rassemblements publics. C'était surtout les jours de fêtes que des troupes de jeunes garçons avaient coutume de s'y rendre pour s'exercer au métier de filous, et que beaucoup d'entr'eux y passaient le temps du catéchisme et des fonctions paroissiales, croissant ainsi dans l'ignorance des choses religieuses, et dans la science du mal. Ce lieu était donc bien adapté au but que se proposait D. Bosco, lequel, en habile capitaine, le choisit comme position stratégique propre à recevoir son camp.

Tout près de là, s'élevait une maisonnette avec un misérable hangar et une cour. Ayant demandé à qui cela appartenait, il lui fut répondu que c'était la propriété d'une dame nommée Vaglianti. Aussitôt il alla la trouver et lui ayant exposé le motif de sa visite, il la pria de vouloir bien lui louer ce local. La bonne Dame se montra toute disposée à passer le contrat, mais on ne pouvait parvenir à s'entendre sur le prix annuel de la location. Après une longue discussion, les négociations allaient être rompues, quand un cas des plus singuliers vint aplanir toutes les difficultés. Le ciel était nuageux et plein de menaces. Au même instant, un coup de tonnerre se fit entendre, mais si violent, que la pieuse dame en fu toute troublée. Se tournant vers D. Bosco, elle lui dit : — Que Dieu me garde de la foudre, et je vous cède la maison pour le prix que vous m'avez proposé. — Je vous remercie, répondit D. Bosco, et je prie le Seigneur qu'il vous bénisse maintenant et toujours. — Un moment après, le bruit du tonnerre cessa, les éclairs ne vinrent plus offusquer la vue, et le contrat fut stipulé à 450 francs. Ainsi, la foudre elle-même vint en aide à D. Bosco, en se faisant sa bienveillante médiatrice.

Les locataires congédiés, les maçons furent aussitôt envoyés pour préparer la Chapelle. En attendant, D. Bosco nous ayant réunis, un dimanche, autour de lui, nous annonçait que, sous peu, un second Oratoire serait ouvert. Nous nous rappelons encore la belle comparaison dont il se servit pour nous communiquer cette agréable nouvelle. « Mes chers enfants, nous dit-il, quand les abeilles deviennent trop nombreuses dans une ruche, une partie en sort, fonde une nouvelle famille et s'envole pour aller habiter ailleurs. Comme vous le

voyez, ici, nous sommes en si grand nombre que nous ne savons plus comment nous retourner. Même en récréation, c'est tantôt celui-ci, tantôt celui-là qui est poussé, jeté à terre, et qui, le plus souvent, s'en va avec le nez en sang. Dans la Chapelle ensuite, nous sommes serrés comme des anchois. L'élargir à l'aide de nos épaules ! il ne faut pas y penser ; car elle pourrait nous tomber sur le dos. Que faire donc ? Nous imiterons les abeilles : nous formerons une seconde famille, et nous irons ouvrir un second Oratoire. »

Ces paroles furent accueillies par un cri de joie. Ayant laissé, au juvénile enthousiasme, le temps de se calmer, le bon Prêtre reprit la parole et dit : « Maintenant, vous êtes, sans doute, curieux de savoir où s'ouvrira le nouvel Oratoire, et quels sont ceux d'entre vous qui devront le fréquenter ; vous voulez savoir quand il s'ouvrira, si ce sera bientôt ou bien tard ; et quel nom on lui donnera. Faites silence, et je répondrai à toutes ces questions, en peu de mot. — L'Oratoire sera établi tout près de Porta Nuova, à une petite distance du pont de fer, sur l'*Allée du Roi*, appelée aussi *Allée des Platanes* dont elle est complantée. Ceux, ensuite, qui devront le fréquenter, sont ceux d'entre vous qui habitent ce quartier, soit parcequ'ils en sont plus rapprochés, soit aussi afin que, par leurs exemples, ils puissent y attirer d'autres jeunes gens de ces environs. — Quand s'ouvrira-t-il ? — A l'heure qu'il est, les ouvriers sont déjà en train d'exécuter les travaux pour l'érection de la Chapelle, et j'espère que le huit du mois de décembre prochain, fête de l'Immaculée Conception de Marie, nous pourrons la bénir. De même que pour le premier Oratoire, nous ouvrirons le second, en un jour consacré à la Mère de Dieu, le mettant sous sa puissante protection. — Et quel nom lui donnerons-nous ? — Nous l'appellerons Oratoire de St. Louis pour deux raisons : la première, pour donner aux jeunes gens un modèle d'innocence et de toutes les vertus, comme est précisément Saint-Louis de Gonzague, que l'Eglise elle-même présente à notre imitation ; la seconde, par reconnaissance pour notre vénéré Archevêque Monseigneur Fransoni Louis, qui nous aime, nous assiste et nous protège d'une manière si efficace ! Eh ! bien, cela vous plait-il ? Etes-vous contents ? — Une bruyante salve de *oui* fut la réponse, suivie des cris répétés de : Vive Saint Louis, vive l'Oratoire de Porta Nuova, vive D. Bosco !

Cette nouvelle portée par les jeunes gens, au sein de leurs familles, des écoles et des laboratoires, fit bientôt le tour du quartier. C'est pourquoi, de temps en temps, des groupes d'enfants se portaient sur l'emplacement du nouvel Oratoire, et voyant comme il était bien adapté à leurs jeux, ils s'en revenaient tout joyeux, et les jours qui les séparaient de celui où ils seraient admis à y entrer, leur paraissaient des années. Pour ce motif, plusieurs semaines avant son inauguration, l'Institut était déjà connu de tous les quartiers environnants. Comme le temps fixé pour son ouverture, approchait, on demanda à Monseigneur Fransoni, la faculté de bénir la Chapelle du nou-

vel Oratoire, avec tout ce qui devait servir à l'avantage des jeunes gens ; et le zélé et toujours bienveillant Archevêque accorda les facultés les plus larges, sans aucune restriction.

Le dimanche précédent, D. Bosco nous avertit que, la fête suivante, aurait lieu l'inauguration de l'Oratoire annoncé, et invita ceux d'entre nous qui habitaient la partie méridionale de la cité, à se trouver, le matin, de bonne heure, sur le lieu qui leur était déjà bien connu ; que là, ils trouveraient toutes les facilités pour se confesser ; qu'on procéderait ensuite à la bénédiction de la Chapelle, qu'on y célébrerait la sainte Messe, et distribuerait la sainte Communion à ceux qui s'y seraient préparés. « Oui, mes chers enfants, ajouta-t-il, rendez-vous-y en grand nombre et avec dévotion ; car il s'agit d'honorer dignement, l'Immaculée et Auguste Reine du Ciel, notre tendre Mère ; il s'agit de la prier de laisser tomber un regard de bienveillance sur le nouvel Oratoire, l'étendre sur lui, son manteau, de le protéger, de le défendre, de le faire prospérer pour le salut de tant de jeunes gens. Ceux, ensuite, qui appartiennent à cette région-ci, en feront autant dans l'Oratoire de St. François de Sales. Et ainsi, en ce jour mémorable, nous formerons comme eux familles qui, bien que séparées de corps, seront, néanmoins, unies d'esprit, pour célébrer sur deux points opposés de Turin, la plus Sainte, la plus aimable des créatures, la Mère de Dieu, ni à toujours été pure et immaculée. »

À la sortie de l'Eglise, une foule de jeunes gens entourèrent D. Bosco et le docteur Borelli, romettant de conduire au nouvel Oratoire, celui-ci un parent, celui-là un voisin, cet autre un compagnon ; ce qui fut pour les deux prêtres, un heureux présage que la bonté de Dieu ne manquerait pas de donner à leur œuvre le succès qu'ils en attendaient.

La veille de la fête, la Chapelle à dédier à St. Louis, était prête. Un tableau du Saint, des candeliers armés de leurs cierges, une nappe, une aube, une chasuble, une chape, des bancs, des prie-Dieu, et une petite armoire avec sa table à l'usage des sacristies, avaient été procurés par la charité de plusieurs bienfaiteurs et bienfaitrices qui, dès ce moment, se constituaient les coopérateurs de D. Bosco. Le peu d'objets qui manquaient encore pour l'accomplissement des rites sacrés, furent portés de l'Oratoire de Saint François de Sales, ou bien empruntés à la paroisse voisine.

Le huit décembre 1847 arriva enfin, accompagné de la neige qui tombait en tourbillonnant et flocons serrés. Dans ce même jour, s'accomplissait le troisième anniversaire depuis que Don Bosco, encore près du petit hôpital de la Maritise de Barolo, bénissait, en l'honneur de Saint François de Sales, la première Chapelle de notre oratoire, lequel, à partir de cette époque, prenait le nom de cet aimable Saint, et se dilatait d'une manière surprenante. Comme preuve certaine que le second Oratoire ne serait pas moins avantageux à la jeunesse que le premier, et qu'il était pelé à jouir de la même prospérité, Dieu vou-

lut qu'il commença dans les mêmes circonstances, c'est-à-dire, en un jour consacré à la Vierge Immaculée, gardienne attentive, soutien puissant des plus belles œuvres. La neige elle-même qui tombait du Ciel, nous fut d'un heureux augure. Il semblait, en effet, que le Seigneur voulût par là, indiquer que les jeunes gens de cet Oratoire se seraient multipliés comme les flocons de neige dont la blancheur était le symbole de cette innocence que l'on se proposait de conserver ou de ramener dans leurs jeunes âmes. Le Saint, aussi, choisi pour titulaire et pour modèle, n'était-il pas un gage assuré d'un si grand bien ? Oui, l'événement a prouvé, prouve encore et prouvera à l'avenir que nos espérances n'étaient point des illusions.

Le mauvais temps ne put empêcher les jeunes gens de se transporter à l'Oratoire, en grand nombre. Dès le matin, vers sept heures, plusieurs d'entr'eux s'y trouvaient déjà pour se confesser, et à huit heures, la Chapelle était pleine. Don Bosco, obligé de rester à l'Oratoire de Valdocco, la fonction fut faite par le Docteur Borelli. Lui-même bénit la petite Eglise, célébra la Messe, après laquelle s'étant tourné vers les assistants, il leur adressa une courte mais cordiale allocution dont voici à peu près la substance.

« Mes chers amis, je ne puis résister au désir de vous manifester la joie immense qui inonde mon cœur dans cet heureux moment. » Après ces paroles, dominé par l'émotion, le bon Docteur dût s'interrompre un instant : il pleura de consolation. Ayant ensuite repris la parole, il continua : « Le temps et le froid n'ont pas été capables d'arrêter votre généreux élan. La dévotion envers la Sainte Vierge, et l'amour pour votre Oratoire vous ont réchauffé le cœur, en vous attirant ici nombreux et dévots. Plusieurs d'entre vous ont fait la sainte Communion ; tous, vous avez entendu la Messe avec une piété édifiante : je m'en réjouis et mon cœur s'ouvre à une grande espérance. Oui, j'espère que vous continuerez de venir avec assiduité et bonne volonté. J'espère que par votre exemple et vos sages conseils, vous amènerez encore beaucoup d'autres compagnons. J'espère que cet Oratoire de St. Louis sera le digne frère de celui de St. François, et que tous les deux gagneront beaucoup d'âmes à Dieu. Oh ! puisse la Vierge Immaculée sous les auspices de laquelle nous inaugurons cette œuvre, nous aider, nous protéger, nous défendre ! » — Et s'étant ainsi frayé la voie, et ayant pris occasion de la circonstance de ce jour, il exhorta les jeunes gens à fuir le péché, et à pratiquer surtout la vertu de pureté, proposant pour modèle St. Louis, dont il raconta quelques traits édifiants de sa vie.

Le discours fini, on récita quelques prières, suivies du chant de la jaculatoire : *Sia benedetta*, et l'on sortit de l'Eglise en ordre et en silence. À la porte, les jeunes gens trouvèrent une personne chargée expressément de distribuer à chacun d'eux, une miche et une tranche de saucisson que tous reçurent volontiers, comme un don fait par notre céleste Mère, et mangèrent avec un singulier appétit, parceque l'heure était déjà avancée.

Nous croyons inutile de nous arrêter ici, à

parler de l'heureux acheminement de cet Institut, les jours de fête. Il nous suffira de faire remarquer qu'on y introduisit le règlement de l'Oratoire de St. François de Sales, et que tout s'y passait de la même manière.

Mais comme D. Bosco ne pouvait en prendre la direction immédiate, après s'être entendu avec le docteur Borelli, il confia successivement, cette direction, à plusieurs prêtres zélés de Turin, envoyant, chaque dimanche, pour les aider, quelques jeunes gens des plus âgés et des plus sensés. Souvent il y allait lui-même ou le docteur Borelli. Tout d'abord, on choisit pour Directeur le Docteur en théologie Hyacinthe Carpano. Après lui, vint un autre ecclésiastique nommé Pietro Ponte, lequel eut pour successeur le Docteur en théologie Félix Rossi, homme doué d'un grand zèle, mais d'une faible santé. Ce dernier étant mort encore jeune dans son emploi, il s'écoula un intervalle de plusieurs années, pendant lequel il n'y eut pas de Directeur fixe. A cette époque, D. Bosco ayant déjà des Clercs à sa disposition, les envoyait à tour de rôle, les jours de fêtes, et ceux-ci, durant la semaine, devaient s'occuper de trouver et d'engager un prêtre de la ville qui voulût bien se rendre à l'Oratoire pour y confesser, dire la Messe et prêcher le matin. Quelquefois, ils devaient en trouver un second pour la prédication et la fonction du soir. Parmi ceux qui prêtèrent le plus assiduellement leur concours à l'œuvre nouvelle, il est juste de mentionner spécialement, le prêtre D. Demonte. Celui-ci, à raison de son âge, et de la difficulté qu'il avait à parler, ne pouvait ni prêcher, ni confesser, mais il y suppléait en célébrant la sainte Messe, en faisant le Catéchisme, en procurant, à ses frais, des récompenses et des amusements, ainsi que différents objets d'Eglise, entr'autres, nous nous le rappelons encore, tout un ornement de damas jaune, lequel ornement se trouve aujourd'hui, nous a-t-on dit, dans le Collège de Borgo St. Martino. Ce charitable Prêtre fut ensuite appelé de Dieu, à recevoir le prix que lui avaient mérité ses grandes vertus. Quelque temps après D. Bosco offrit la direction du dit Oratoire, au docteur Léonard Murialdo qui la tint au grand profit des jeunes gens, jusqu'à sa promotion au gouvernement du Collège des *Artigianelli*, autre institution de Turin, d'une très-grande utilité. Il fut remplacé par M. r l'Abbé Théodore Scolari qui travailla lui aussi, avec un zèle admirable. Finalement, Don Bosco, ayant désormais des prêtres sortis de son Institut, se plut à charger de la direction de cet Oratoire, tantôt l'un, tantôt l'autre de ces mêmes prêtres, selon les circonstances, et comme cela se pratique encore aujourd'hui.

Maintenant, retournant un peu en arrière, il est bon de parler de la guerre atroce que l'on fit, dès le principe, à l'Oratoire de St. Louis. Les premières à engager le combat, furent les blanchisseuses avec leur langue; puis vinrent les voyous avec les pierres; quelques scélérats, enfin, ne reculèrent pas devant l'emploi des armes à feu. Mais ce chapitre est déjà assez long, nous donnerons le reste dans le numéro suivant.

LES COOPÉRATEURS SALÉSIENS dans l'Ile de Malte.

Depuis sept ans, il se publie à Malte, île de la Méditerranée, soumise à l'Angleterre, un journal paraissant deux fois le mois intitulé: *L'Echo de Nazareth*, dont le but est de faire aimer la Reine du Ciel. Le N.° 6 du 20 Mars de l'année courante, nous étant tombé entre les mains, nous y avons lu avec plaisir un article sur les Coopérateurs Salésiens. Nous croyons utile de le reproduire, soit pour le conserver comme un trésor dans les colonnes de notre *Bulletin*, soit pour faire connaître comme les autres nations elles-mêmes apprécient l'utilité de la Pieuse Union des Coopérateurs et des Coopératrices.

« Nous sommes heureux, dit le journal cité plus haut, d'être en mesure, aujourd'hui, d'entretenir brièvement nos lecteurs, d'une Œuvre excellente, née dans notre siècle, et, comme toutes les œuvres bénies de Dieu, déjà répandue par le monde, vivant d'une vie robuste et produisant des fruits qui sont tout à l'avantage de la gloire du Seigneur et du bien réel de la société. Nous voulons faire allusion à l'Œuvre des Oratoires Salésiens, fondée en 1841 par un prêtre nommé Jean Bosco, et approuvée par l'Eglise comme Congrégation religieuse. Notre intention, ici, n'est pas de parler de l'utilité de cette œuvre, de ses fatigues apostoliques, du zèle de ses membres, mais bien d'attirer l'attention de qui nous lira, sur le secours pratique que les personnes pieuses peuvent, si elles le veulent, apporter à une œuvre si sainte. Il nous suffira de faire observer, que la jeune Congrégation, non contente d'opérer le bien en Italie franchit l'Océan, et s'avança jusqu'en Amérique spécialement dans la République Argentine et dans l'Uruguay.

« Ce fut en 1875, que le premier groupe de Missionnaires Salésiens partit pour le Nouveau Monde: un autre groupe le suivit l'année suivante, et un troisième en 1877. Depuis lors d'autres Religieux accompagnés des Sœurs de Marie Auxiliatrice, laissèrent l'Italie pour évangéliser la Patagonie. Nous regrettons vivement que le manque d'espace nous empêche de nous étendre sur les fatigues apostoliques de ces prédicateurs de l'Evangile, de leurs efforts couronnés de succès, pour civiliser la Patagonie, jusque-là barbare et rebelle à toute civilisation, et sur tout ce qu'ont fait les fils et les filles de Don Bosco, à la grande édification des habitants de villes Américaines. Mais peut-être, un jour, pour nous-nous en occuper plus longuement.

« Ici, nous nous permettons d'appeler l'attention sur le secours efficace que l'on peut donner à cette sainte Œuvre, en devenant ainsi qu'il est marqué dans le règlement, *Coopérateur Salésien*. Sous ce titre, on désigne ces personnes, menées de Dieu, qui forment comme un tiers-Ordre de la Congrégation Salésienne, tout en restant dans leurs familles et vaquant à leurs occupations ordinaires, coopèrent, du mieux qu'elles peuvent, à tout

que fait la Congrégation à l'avantage du prochain, sans négliger toutefois, le bien qui se rapporte à soi-même, en menant une vie, autant que faire se peut, semblable à celle des personnes qui vivent en communauté religieuse.

« L'institution de ces Coopérateurs fut approuvée du Souverain Pontife Pie IX, par un Bref du 9 Mai 1876 dans lequel il leur accorde de nombreux privilèges et Indulgences, entr'autres toutes celles que l'on peut gagner dans le Tiers-Ordre de S. François d'Assise. En conséquence de ce Bref pontifical, l'Œuvre des Coopérateurs prit partout un accroissement considérable, attendu que pour en faire partie, outre l'âge de 16 ans qui est requis, on exige très-peu : la bonne volonté de Coopérer le mieux qu'on peut, au but de la Congrégation, suffit. Et cette coopération peut avoir lieu, en favorisant les catéchismes, les exercices spirituels, les écoles catholiques, la bonne presse, les vocations ecclésiastiques, la culture spirituelle de la jeunesse et spécialement des enfants du peuple, les plus exposés au danger de perdre leur âme. Une autre coopération non moins importante, est celle de la prière si puissante sur le cœur de Dieu, et celle encore qui consiste à fournir des secours matériels, malheureusement indispensables pour faire le bien en ce monde, et cela, dans le plus grand nombre des cas.

« Ici, nous mettons un point, invitant quiconque a du zèle pour la gloire de Dieu, et a à cœur le bien spirituel de ses propres frères, à vouloir bien s'associer à l'Œuvre de la Congrégation Salésienne, en devenant *Coopérateur*. Ceux qui désireraient s'y faire inscrire, ou qui auraient besoin de plus amples renseignements sur ce que nous avons à peine indiqué, peuvent s'adresser au Directeur des Filles de Marie, à l'Église de S. Barbara, en cette ville, lequel est Coopérateur Salésien. Près de lui, on peut également s'abonner au *Bulletin Salésien*, excellente revue mensuelle qui s'occupe exclusivement des Œuvres Salésiennes. Nous sommes persuadés qu'on fait une des choses les plus méritoires, en aidant cette Œuvre sainte, et c'est pour cela que nous recommandons vivement à tous de le faire. »

L'ORPHELINE ET LA CROIX D'ARGENT.

Jeanne L.... errait un soir de l'hiver dans les rues de Londres. Il faisait froid : un brouillard humide voilait le Ciel, couvrait les pavés d'une fange glissante, et pénétrait la malheureuse fille sous ses vêtements déchirés. Elle errait, sans asile, sans pain, misérable paria, jetée par la misère au dernier degré de la société. Cette misère était un triste héritage ; le père de Jeanne, charronnier ambulancier, était mort sur la grande route ; sa mère était morte au *Work-House* ; elle demandait à la pitié, à l'occasion, peut-être au vice, un morceau de pain. La triste créature se traînait, faible, abattue, grelottant sous son chapeau de paille inondée de brume, sous sa robe de barège, vêtement dérisoire jeté au coin de la borne par

quelque femme de chambre, et ramassé par la triste Jeanne. La rue était brillamment éclairée par le Gaz ; les tavernes, les *palais à gin*, jetaient au dehors des bouffées de lumière, de chaleur et de paroles bruyantes ; mais que faisaient ces lumières et cette gaieté à celle qui s'en allait l'estomac vide, et sans avoir un toit pour reposer sa tête ?

Tout à coup, dans la boue, entre deux pavés, elle vit étinceler quelque chose qu'elle ramassa. Ce quelque chose était un petit crucifix d'argent et d'un beau travail.

« Je vais aller le vendre, se dit Jeanne ; avec l'argent j'achèterai pour deux pence de pain, et j'irai coucher chez la mère Gramet à un penny la nuit. »

Vite elle chercha une boutique d'orfèvre, et, au coin d'une rue, elle en vit une petite, et faiblement éclairée. Jeanne entra. Une femme était assise au comptoir, occupée à compulser un grand registre. Cette femme était vêtue de deuil ; elle avait une figure calme, douce, d'une expression pure et pieuse ; elle leva sur la pauvre fille un bon regard, et lui dit d'une voix posée :

— Que désirez-vous ?

— Voulez-vous acheter ceci ? répondit brusquement Jeanne en tendant le crucifix.

La femme le prit avec respect, et, jetant un coup d'œil sur Jeanne dont la figure malheureuse et sauvage ressortait sur ses vêtements délabrés, elle lui dit :

— Ma fille, nous achetons les objets d'or et d'argent ; mais, dites-moi, savez-vous, ce qu'est ceci ?

— C'est de l'argent, je le sais bien !

— Ce n'est pas là ce que je vous demande : savez-vous quel est cet homme étendu sur la croix ?

— Est-ce que je sais moi !

— Quoi ! pauvre enfant, vous ignorez que cet homme est le fils de Dieu, qu'il est mort sur la croix pour nous sauver ?

— Personne ne m'a jamais parlé de cela.

— Vous ne connaissez pas Jésus-Christ, notre bon Sauveur ?

— De quoi nous a-t-il sauvés ?

— De l'enfer, et il nous a ouvert le paradis.

— Je n'en savais rien, rien... Je suis une pauvre misérable, réprouvée, moi !

— A Dieu ne plaise ! s'écria vivement la marchande.

Elle regarda plus attentivement la pauvre créature debout devant elle ; elle embrassa d'un regard ce visage jeune et flétri, ces vêtements sordides et, mal plus terrible, cette stupeur de l'âme peinte sur ses traits. Sa charité s'émut, ses entrailles de chrétienne et de mère tressaillirent. Elle dit à Jeanne :

— Avez-vous des parents, une maison ?

— Rien. Mon père est mort sous un buisson, loin d'ici, dans le *Cumberland* ; on a mis ma mère au *Work-House*, elle y est morte aussi. Comment suis-je venue à Londres ? je n'en sais rien. Comment ai-je vécu ? je n'en sais rien non plus ; ce que je sais, c'est que je voudrais bien être au

fond de la Tamise, car alors, je n'aurais plus ni froid ni faim.

— Mon enfant, dit la marchande, et ce mot, prononcé avec une indicible bonté, fit monter les larmes aux yeux de la pauvre Jeanne, mon enfant, voulez-vous que je vous conduise dans une maison où vous n'aurez plus ni froid ni faim, et où l'on vous apprendra à servir le bon Dieu ?

— Ni froid, ni faim ! répéta Jeanne, mais ce sera donc le paradis ?

— Non, répondit la marchande, répétant sans le savoir le mot de saint Remi à Clovis, mais c'est le chemin qui y conduit.

Elle fit rentrer dans l'intérieur de sa maison la pauvre jeune fille, étonnée et confuse, qui n'avait rien vu d'aussi beau que la cuisine nette et bien rangée, où on lui servit un souper abondant, le meilleur repas qu'elle eût fait de sa vie. Lorsqu'elle fut rassasiée, la marchande lui fit quitter ses haillons ; on la revêtit d'une costume de nuit décente et propre, et une heure après Jeanne dormait dans un bon lit, sous le toit hospitalier où le Père Céleste l'avait amenée.

Quelque temps après, une des pénitentes de la maison du Bon-Pasteur de Londres recevait le baptême. Sa joie, sa ferveur attendrissaient l'assemblée. Cette heureuse néophyte était la pauvre Jeanne ; elle avait pour marraine, pour mère spirituelle, la bonne marchande qui avait été pour elle l'instrument des miséricordes du Seigneur.

(Extrait du journal *Le Pèlerin*.)

AVIS.

Nous avons appris que des personnes se faisant passer pour les amis ou les mandataires de Don Bosco, se présentent dans quelques pays où sont des Coopérateurs et des Coopératrices, et en reçoivent des offrandes qu'ils doivent nous transmettre. Afin que personne à l'avenir ne puisse être induit en erreur par ces escrocs, nous avertissons nos correspondants que nous n'avons chargé, et que nous ne chargeons personne de recevoir les aumônes qui sont faites en faveur des Œuvres Salésiennes. Les Coopérateurs et les Coopératrices savent le moyen à employer pour nous faire parvenir leurs charités. Ce moyen consiste en une lettre chargée ou en un mandat de poste ; ou peut encore recourir à l'intermédiaire de son Curé, des Chefs ou Décourions, ou de toute autre personne de sa connaissance.

Puisque l'occasion se présente, nous en profiterons pour avertir nos Coopérateurs et Coopératrices que, lorsqu'ils nous envoient des billets de banque, ils aient la complaisance de faire assurer les lettres qui contiennent ces valeurs, parcequ'il est arrivé quelquefois que des lettres simplement affranchies se sont perdues avec les sommes qu'elles renfermaient. Le moyen le plus sûr est le mandat de poste dont on conserve soigneusement le reçu, pour s'en servir en cas de besoin.

INDULGENCES SPÉCIALES

pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater, Ave* et *Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater, Ave* et *Gloria* en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Il arrive quelque fois, que le Bulletin rappelant les indulgences à gagner, arrive un peu trop tard pour profiter de l'avis, dès les premiers jours du mois. Afin que chacun puisse connaître à temps les jours auxquels est fixée une indulgence, et en jouir tout à son aise, nous donnerons, désormais, la note des indulgences, un mois d'avance. Pour cette fois-ci, nous signalerons celles du mois d'août et du mois de septembre.

Mois d'Août.

1. Saint Pierre-aux-liens.
2. Dédicace de Notre Dame des Anges. Indulgence de la Portioncule dans les églises Salésiennes.
4. S. Dominique.
5. Notre Dame des Neiges.
6. Transfiguration de N. S. Jésus-Christ.
12. S. Claire Vierge, fondatrice des Clarisses.
15. Assomption de la Sainte Vierge au Ciel.
16. S. Roch.
24. S. Barthélemy Apôtre.
25. S. Louis roi de France.

Mois de Septembre.

1. S. Rose de Viterbe.
7. Patronage de la S. Vierge.
8. Nativité de Marie.
12. Nom de Marie.
17. Stigmates de S. François d'Assise.
18. S. Joseph de Copertin
19. Fête des 7 douleurs de Marie.
21. S. Matthieu Apôtre et Evangéliste.
24. Notre Dame de la Merci.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gérant JOSEPH FERRARI

Sampierdarena 1880 - Imprimerie de l'hospice s. Vincent de Paul.